

ni soif d'autre chose que de moi; mais il aura une faim et une soif insatiable de moi: et jamais il ne cessera de me désirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié; car il aura la bouche à la source: *Les fleuves d'eau vive lui sortiront des entrailles. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle*<sup>1</sup>. Il aura donc toujours soif de ma vérité; mais aussi il pourra toujours boire, et je le mènerai à la vie où il n'aura plus même à désirer; parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses desirs. *Venez donc, Seigneur Jésus, venez; l'Esprit dit toujours: Venez: l'Épouse dit toujours: Venez. Vous tous qui écoutez, dites: Venez: et que celui qui a soif vienne: vienne qui voudra recevoir gratuitement l'eau vive*<sup>2</sup>. Venez, on n'exclut personne: venez, il n'en coûte rien, il n'en coûte que le vouloir. Viendra le temps qu'on ne dira plus: Venez. Quand cet Époux tant désiré sera venu, alors on n'aura plus besoin de dire: Venez. On dira éternellement: *Amen*: il est ainsi, tout est accompli: *Alleluia*<sup>3</sup>: louons Dieu; il a bien fait toutes choses; il a fait tout ce qu'il avait promis, et il n'y a plus qu'à le louer.

XXXI<sup>e</sup> JOUR.

Nouveaux murmurateurs capharnaïtes. *Joan. VII, 64.*

Écoutez un peu nos murmurateurs; je ne dis pas ceux du peuple juif, les Capharnaïtes, et les autres dont il est parlé dans saint Jean. Écoutez les murmurateurs chrétiens, qui font semblant de s'éloigner du sentiment des murmurateurs de Capharnaïm, et qui disent: Nous ne leur ressemblons pas. S'ils avaient compris que ce manger et ce boire, dont le Sauveur leur parlait, était la foi, ils n'auraient pas murmuré, ils n'auraient pas à la fin abandonné Jésus-Christ. Ainsi tout le dénoûment, c'est qu'il faut avoir la foi, et que tout le reste ne sert de rien, conformément, disent-ils, à cette dernière explication du Sauveur: *C'est l'esprit qui vivifie: la chair ne sert de rien: les paroles que je vous dis sont esprit et vie*<sup>4</sup>.

Mon Sauveur, je ne suis pas ici recueilli devant vous pour disputer, ni pour faire une controverse, mais comme vous ne permettez pas en vain les hérésies, et que vous voulez tirer des contradicteurs un plus grand éclaircissement de vos vérités, j'écouterai les murmures des hérétiques, pour mieux entendre, pour mieux goûter votre vérité. Ils sont, Seigneur, je le crois, ils sont vraiment, quoi qu'ils disent, de nouveaux Capharnaïtes, qui viennent étourdir votre Église douce et modeste, et vos enfants qui ne sont pas disputeurs, ni contentieux, mais fidèles, du bruit de cette question: *Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger*<sup>5</sup>? Et ils répondent hardiment: Il ne le

<sup>1</sup> *Joan. VII, 38; IV, 14.* — <sup>2</sup> *Apoc. XXII, 17, 20.* — <sup>3</sup> *Ibid. XIX, 4.* — <sup>4</sup> *Ibid. VI, 64.* — <sup>5</sup> *Joan. VI, 53.*

peut pas, au pied de la lettre: il faut entendre spirituellement, c'est-à-dire, selon leur pensée, il faut entendre figurément tout ce discours. Qu'on est grossier, continuent-ils, de préparer autre chose que la foi et que l'esprit pour manger votre chair et votre sang! Écoutez donc ces hommes si spirituels, si élevés, qui regardent avec dédain votre humble troupeau, parce qu'il croit simplement à votre parole, et ne cherche point à en détourner le sens ni la force, pour contenter sa raison. Donnez-moi la grâce, ô Seigneur! de déjouer leurs vaines subtilités, et les pièges qu'ils tendent aux ignorants, qui en même temps sont superbes. Car ils passent jusqu'à cet excès de nous prendre pour de vrais Capharnaïtes, à cause que nous ne voulons pas croire avec eux, qu'avoir dit que *c'est l'esprit qui vivifie*, c'est avoir dit qu'on ne mange votre chair et qu'on ne boit votre sang que par la foi. Voici donc leur explication: *La chair ne sert de rien, c'est-à-dire qu'il ne sert de rien de manger réellement votre chair: Mes paroles sont esprit et vie, c'est-à-dire, tout ce que j'ai dit de ma chair et de mon sang n'est qu'une figure.* Voilà Seigneur, ce qu'ils disent; mais je ne vois point tout cela dans votre Évangile. Je le vais relire, Seigneur, et en peser de nouveau toutes les paroles: et j'espère non-seulement croire toujours d'une ferme foi, comme je le crois, mais encore entendre clairement, si vous le voulez, que ces murmurateurs se trompent; qu'ils vous font dire ce que vous ne dites pas. Mais, Seigneur, je remettrai à un autre temps cette humble lecture: aujourd'hui j'ai assez gagné de m'être humilié, et d'avoir soumis mon esprit à la foi de votre Église catholique.

XXXII<sup>e</sup> JOUR.

Notre-Seigneur nous donne à manger le même corps qu'il a pris pour nous. *Joan. VI, 29, 33, 50, 55, 59.*

*L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Je suis le pain de vie: celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif: qui croit en moi a la vie éternelle*<sup>1</sup>. Il est donc constant que c'est par la foi que nous devons profiter de cette céleste nourriture, pour en recevoir la vie éternelle: et il ne s'agit plus que de savoir ce qu'il nous enseigne aujourd'hui, que nous devons croire pour cela. Or il nous enseigne clairement qu'il faut croire deux choses: la première, que le Fils de Dieu est descendu du ciel et qu'il a pris une chair humaine, en laquelle il est venu à nous; la seconde, que pour avoir part à la vie qu'elle contient, il la faut manger.

La première de ces vérités est clairement enseignée dans ces paroles si souvent répétées: *Je suis descendu du ciel: ce n'est par Moïse qui vous donne le vrai pain descendu du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain descendu du ciel;*

<sup>1</sup> *Joan. VII, 20, 35, 47.*

*car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde*<sup>2</sup>; et encore: *Je suis descendu du ciel pour faire la volonté de mon Père, et ressusciter tout ce qu'il m'a donné*<sup>3</sup>; et encore: *C'est ici le pain descendu du ciel*; et encore: *Je suis le pain descendu du ciel*; et encore: *C'est ici le pain descendu du ciel*<sup>4</sup>.

Voilà donc le fondement de toute la doctrine du Sauveur très-clairement expliqué: qui est qu'il est descendu du ciel, c'est-à-dire qu'il s'est incarné, qu'il a pris chair.

Mais la seconde vérité, qu'il faut manger cette chair pour avoir part à la vie qu'elle contient, n'est pas moins expliquée ni moins inculquée dans tout le discours du Fils de Dieu, à commencer par ces paroles: *Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde*; ou comme porte l'original: *Le pain que je donnerai est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde*<sup>5</sup>: ce qui ayant donné lieu aux Juifs de dire entre eux: *Comment est-ce qu'il nous peut donner sa chair à manger*<sup>6</sup>? le Fils de Dieu s'explique encore davantage, et insiste de plus en plus à dire: *Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous* (parce que la vie est pour vous dans cette chair que j'ai prise); et sans discontinuer: *Qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle*<sup>7</sup>. Il ne se lasse point de le répéter, puisqu'il ajoute aussitôt après: *Car ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage: qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui; qui me mange vivra pour moi; qui mange de ce pain aura la vie éternelle*<sup>8</sup>.

On voit comme Jésus-Christ enfonce, pour ainsi dire, toujours et de plus en plus dans la matière: il introduit le discours de la nourriture céleste à l'occasion du pain matériel qu'il venait de leur donner: et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang: ce qu'il inculque aussi pressamment qu'il a fait son incarnation; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang, qu'il les a pris l'un et l'autre: et c'est là notre salut, c'est notre vie; car par ce moyen il ne prend pas seulement en général une chair humaine, il prend la chair de chacun de nous, lorsque chacun de nous reçoit la sienne. Alors il se fait homme pour nous, il nous applique son incarnation: et, comme disait saint Hilaire, il ne porte, il ne prend la chair que de celui qui prend la sienne: il n'est point notre Sauveur, et ce n'est point pour nous qu'il s'est incarné, si nous-mêmes nous ne prenons la chair qu'il a prise. Ainsi l'œuvre de notre salut se consomme dans l'eucharistie, en mangeant la chair du Sauveur. Il y faut apporter la foi; car c'est par là qu'il commence: il faut croire en Jésus-Christ qui donne sa chair à manger, comme il faut croire à Jésus-Christ descendu du ciel, et revêtu de cette chair. Ce n'est pour-

<sup>1</sup> *Joan. VI, 38, 32, 33.* — <sup>2</sup> *Ibid. 38, 39.* — <sup>3</sup> *Ibid. 50, 51, 59.* — <sup>4</sup> *Ibid. 52.* — <sup>5</sup> *Ibid. 53, 54.* — <sup>6</sup> *Ibid. 55.* — <sup>7</sup> *Ibid. 56, 57, 58, 59.*

tant pas la foi qui fait que Jésus-Christ est descendu du ciel, et a paru en chair; ce n'est non plus la foi qui fait que cette chair est donnée à manger. Croyons ou ne croyons pas, cela est; croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ est descendu du ciel en chair humaine; croyons ou ne croyons pas, Jésus-Christ donne à manger la même chair qu'il a prise; car il est dit absolument: *Ceci est mon corps*<sup>1</sup>; et non pas: *Ceci le sera, si vous y croyez*; comme il est dit absolument: *Le Verbe a été fait chair*<sup>2</sup>; le Verbe est descendu du ciel en terre; et non pas: *Il est fait chair par votre foi: et il descend du ciel si vous y croyez.* O vérité de la chair mangée! je vous crois, comme je crois la vérité de la chair prise par le Fils de Dieu, la vérité du Fils de Dieu descendu du ciel. Mon Sauveur, avec quelle force vous me confirmez votre incarnation! Ah! celui qui ne croit pas qu'on reçoit réellement votre propre chair, en sa propre et véritable substance, ne croit pas comme il faut que vous l'avez prise; et il n'a point de part au pain de vie.

XXXIII<sup>e</sup> JOUR.

Présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. *Joan. VI, 54, 55, 56, 57. Matth. XXVI, 26, 27, 28.*

*Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme: Prenez, mangez: ceci est mon corps: Si vous ne buvez son sang: buvez-en tous: ceci est mon sang.* De dire qu'il n'y ait pas un rapport manifeste dans ces paroles; que l'une n'est pas la préparation et la promesse de l'autre, et que la dernière n'est pas l'accomplissement de celle qui a précédé, c'est vouloir dire que Jésus-Christ, qui est la sagesse éternelle, parle et agit au hasard. Visiblement il a parlé en saint Jean, chapitre VI, pour préparer l'institution de l'eucharistie. Il a dit en saint Jean: *Travaillez à la nourriture que le Fils de l'homme vous donnera; et encore: Et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai, pour la vie du monde*<sup>3</sup>. Il la donnera, dit-il; c'est visiblement une préparation et une promesse, avec laquelle il ne faut pas s'étonner que l'institution et l'exécution ait un rapport si manifeste: autrement on pourrait dire de même que lorsqu'il est descendu dans le Jourdain, et que le Saint-Esprit y est descendu sur lui visiblement<sup>4</sup>, il ne songeait ni à consacrer l'eau, ni à nous montrer l'esprit, desquels il a dit que nous renaîtrions. Mais si la manifestation de la Trinité dans son baptême a préparé la déclaration qu'il en voulait mettre dans le nôtre, lorsqu'il a dit: *Allez, baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*<sup>5</sup>; et que son baptême et le nôtre aient entre eux un rapport si manifeste, et en aient en même temps un pareil avec ce qu'il a dit en saint Jean: *Si vous ne renaîsez d'eau et du Saint-Esprit*<sup>6</sup>: on doit croire qu'il a aussi préparé l'institution de l'eucharistie, et que ce qu'il a dit en saint Jean, chapitre VI, est fait pour cela: et sans tout ce raisonnement la chose parle.

<sup>1</sup> *Matth. XXVI, 26.* — <sup>2</sup> *Joan. I, 14.* — <sup>3</sup> *Ibid. VI, 27, 52.* — <sup>4</sup> *Ibid. I, 31, 34; III, 5.* — <sup>5</sup> *Matth. XXVIII, 19.* — <sup>6</sup> *Joan. III, 5.*

Le rapport des paroles qu'on lit dans saint Jean, et de celles de l'institution, est visible : là manger, et ici manger; là boire, et ici boire; là la chair, et ici la chair; ou, ce qui est la même chose, le corps : là le sang, ici le sang; là le manger et le boire, la chair et le sang séparément; et ici la même chose. Si cela ne fait pas voir précisément que tout cela n'est qu'un seul et même mystère, une seule et même vérité, il n'y a plus d'analogie ni de convenue; il n'y a plus de rapport ni de suite dans notre foi, ni dans les paroles et actions du Sauveur. Mais, si le manger et le boire de saint Jean est le manger et le boire de l'institution, donc en saint Jean, c'est un manger et un boire par la bouche; puisque dans l'institution visiblement c'en est un de cette nature. Si la chair et le sang, dont il est parlé en saint Jean, n'est pas la chair et le sang en esprit et en figure, mais la chair véritable et le sang véritable, en leur propre et naturelle substance, il en est de même dans l'institution : et l'on ne peut non plus interpréter : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang*, d'un corps en figure, d'un sang en figure, que dans saint Jean : *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang*, de la figure de l'un et de l'autre. Or qui pourrait seulement songer que Jésus-Christ ait voulu dire : *Si vous ne mangez ma chair en figure, et mon sang de même, il n'y a point de vie pour vous* : et, *ma chair en figure est vraiment viande, et mon sang en figure est vraiment breuvage*, et ainsi du reste? cela serait insensé. Il ne l'est donc pas moins de dire, que *ceci est mon corps : ceci est mon sang*, ne soit pas la vérité; mais la figure de l'un et de l'autre.

Vous dites que souvent, dans l'Écriture, manger, c'est croire; boire, c'est croire; et que c'est là le manger et le boire dont il est parlé dans saint Jean. Mais puisque manger et boire à la fois, c'est la même chose; Jésus-Christ ne se serait pas arrêté jusqu'à quatre fois réitérées à distinguer le manger d'avec le boire, ni la viande d'avec le breuvage, s'il n'avait pas regardé à autre chose. Visiblement donc il a regardé aux paroles de l'institution, où manger, c'est prendre par la bouche; où boire, c'est boire dans une coupe et en avaler la liqueur. Ainsi, quoi qu'il en soit des autres passages, où manger et boire, c'est croire; dans l'endroit que nous méditons, il n'est plus permis de dire que le manger et le boire soit un manger et un boire impropre et allégorique, ni autre chose qu'un manger et un boire véritable et proprement dit, un manger et un boire par la bouche du corps.

Je le crois ainsi, mon Sauveur! *si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang* : c'est-à-dire si vous n'obéissez à cette parole : *Prenez, mangez : ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang* : et il n'y a d'autre différence entre ces paroles sinon que par l'une vous promettez, dans l'autre vous donnez; dans l'une vous préparez, dans l'autre vous instituez; dans l'une vous vous étendez davantage sur le fruit, dans l'autre vous vous attachez plus pré-

<sup>1</sup> Matth. xxvi, 26, 28. Joan. vi, 54, 55.

cisément à exposer la chose même. Mais partout, c'est le même corps, le même sang, reçu de la même manière, et toujours pour la même fin, qui est de s'unir, substance à substance, à la chair et au sang que vous avez pris. Encore un coup, voilà, mon Sauveur, ce que je crois. La foi me vivifie; il est certain : mais cette foi qui me vivifie, c'est de croire que vous avez pris une chair humaine, un sang humain, et que vous me les donnez aussi véritablement à manger et à boire, même par la bouche du corps, que vous les avez pris dans le sein de votre bienheureuse mère.

XXXIV<sup>e</sup> JOUR.

Manger et boire le corps de Notre-Seigneur réellement et avec foi. *Ibid.*

Que l'homme est insensé de se servir de la foi pour en détruire l'objet! Il faut manger votre chair et boire votre sang; il faut croire qu'on la mange, et qu'on le boit : donc manger et boire, c'est croire : on ne mange point, on ne boit point autrement : et parce qu'il le faut faire avec foi, ce n'est que par la foi qu'on le fait. C'est de même que si l'on disait : Jésus-Christ est descendu du ciel, et il a pris chair humaine dans le sein d'une vierge : cette vierge a cru, et ce qu'elle a cru s'est accompli en elle, conformément à cette parole : *Bienheureuse, qui avez cru : ce qui vous a été dit s'accomplira en vous*<sup>1</sup>. Vous avez cru que vous concevriez le Fils de Dieu, et que vous en seriez la mère : vous l'avez conçu; vous l'enfanterez; et tout ce que vous avez cru vous arrivera : vous l'avez conçu en quelque sorte dans votre esprit par la foi, avant que de le concevoir véritablement dans votre sein : donc cette conception n'est qu'une conception par la foi, et vous n'avez pas véritablement conçu le Fils de Dieu dans vos entrailles; il n'y est pas véritablement descendu en chair et en os; et tout cela n'est que figure et allégorie. C'est ainsi que raisonnent ceux qui disent : Il faut manger la chair du Sauveur; il en faut boire le sang; il faut faire l'un et l'autre avec foi : donc la foi est tout ce manger et tout ce boire, et il n'y a rien davantage. C'est ainsi que les hommes disputent contre Dieu et contre eux-mêmes : contre Dieu, en ne croyant pas qu'il puisse faire pour l'amour de nous des choses incompréhensibles; contre eux-mêmes, en refusant leur croyance à ses bienfaits, à cause qu'ils sont trop grands.

De même, quand le Sauveur a dit : *Quelqu'un m'a touché : car j'ai senti sortir de moi une vertu*<sup>2</sup>, et qu'il a si vivement distingué cette femme qui le touchait avec foi, de toute la troupe qui le touchait simplement en pressant son corps, il a voulu dire que cette femme ne l'a pas touché véritablement selon le corps, et qu'elle ne l'a touché que par la foi et selon l'esprit. C'est ainsi que pensent ceux qui disent : Manger le corps, boire le sang, par la bouche simplement, ce n'est rien; et la vertu ne sort que lorsqu'on mange et qu'on boit avec foi : donc il ne faut entendre ici que la seule foi; et pour tirer la vertu qui est dans le corps et dans le sang

<sup>1</sup> Luc. I, 45. — <sup>2</sup> Matth. v, 30. Luc. viii, 46.

de Jésus, on n'a pas besoin de joindre ces deux choses ensemble : c'est à savoir, d'un côté, manger et boire selon le corps, et de l'autre, s'y unir avec la foi. Je me perds, mon Sauveur! je me perds, encore un coup : non point dans la hauteur de vos mystères; car je les crois sans les comprendre, et je ne vous demande pas, à l'exemple des incrédules, comment vous pouvez les accomplir. Mais je me perds dans l'égaré des hommes et dans la perversité de leurs voies; parce que je vois qu'ils aiment mieux raffiner sur vos paroles, pour en éluder la force, que d'y croire simplement et de vivre.

XXXV<sup>e</sup> JOUR.

Manger le corps, et boire le sang de Jésus-Christ, c'est y participer véritablement et réellement. *Ibid.*

Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie : manger et boire, c'est croire; manger la chair et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix, et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement, et pourquoi laisser murmurer vos auditeurs jusqu'au scandale et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée?

Quand le Sauveur a proféré des paraboles, quoique beaucoup moins embrouillées que cette longue allégorie qu'on lui attribue, il en a si clairement expliqué le sens, qu'il n'y a plus eu à raisonner ni à questionner après cela; et si quelquefois il n'a pas voulu s'expliquer aux Juifs, qui méritaient par leur orgueil qu'il leur parlât en énigme, il n'a jamais refusé à ses apôtres une explication simple et naturelle de ses paroles? après laquelle personne ne s'y est jamais trompé. Ici, plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles; plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfoncé, pour ainsi parler, dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avait qu'un mot à leur dire; il n'y avait qu'à leur dire : Qu'est-ce qui vous trouble? Manger ma chair, c'est y croire; boire mon sang, c'est y penser; et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'était fait; il n'y restait plus de difficulté, pas une ombre. Il ne le fait pas néanmoins; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est pas de vous, mon Sauveur; non, cela assurément n'est pas de vous, vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien; ce serait prendre plaisir à leur débiter des paradoxes seulement pour les étourdir.

Quand le Sauveur eut prononcé cette sentence : *Ce qui entre dans la bouche n'est pas ce qui souille l'homme, mais ce qui en sort*<sup>1</sup> : ses apôtres lui vinrent dire : *Savez-vous bien que cette parole a scandalisé les pharisiens? Laissez-les*, dit-il, *ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles*. Mais pour ses apôtres, il leur expliqua tellement l'allégorie, qu'il n'y eut jamais sur cela le moindre

<sup>1</sup> Matth. xv, II et seq.

embarras, ni dans leur esprit, ni dans l'esprit de ceux qui les ont suivis.

*Prenez garde*, leur disait-il, *au levain des pharisiens et des saducéens : et ils pensaient en eux-mêmes qu'il leur reprochait qu'ils avaient oublié à porter des pains : mais connaissant leur pensée, il leur dit : Gens de petite foi, qui croyez que je ne songe qu'au pain; ne vous souvenez-vous pas combien de milliers d'hommes j'ai nourris premièrement de cinq pains, et ensuite de sept? Comment donc n'avez-vous pas entendu que ce n'est pas du pain que je vous parle? Ils entendirent alors qu'il parlait de la doctrine des pharisiens*<sup>2</sup>.

Il les vit embarrassés de cette parole : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez*. Comme il leur vit l'esprit peiné, et qu'ils se disaient l'un à l'autre : *Que veut-il dire? Nous ne savons ce qu'il veut dire* : il leur répondit : Hé bien! il faut donc maintenant vous parler sans allégorie, sans proverbe, sans similitude; et il leur parla si clairement, qu'ils lui dirent enfin eux-mêmes : *Maître, cette fois vous parlez nettement, et il n'y a point de proverbe ni d'ambiguïté dans vos discours*<sup>3</sup>. N'y a-t-il que cette occasion où les paroles vous manquent? N'avez-vous point de moyen de vous expliquer, ni d'empêcher vos disciples, non pas de s'embarrasser dans vos discours, mais de s'y perdre, et de vous quitter tout à fait?

La Samaritaine s'embarrasse, et croit que l'eau dont vous lui parlez est une eau de la nature de celle qu'elle venait puiser au puits de Jacob, pour étancher sa soif; mais vous lui expliquâtes nettement que l'eau dont vous lui parliez était une eau qui devenait une source inépuisable et intarissable dans ceux qui en buvaient, et qui leur donnait la vie éternelle. Qui depuis a jamais cru, après cela, que l'eau que vous donniez à boire à vos disciples fût une eau matérielle? Il est vrai que cette femme demeure encore un peu dans l'embarras, et qu'elle dit encore au Sauveur : *Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je ne sois plus obligée de venir à ce puits*. Mais Jésus-Christ, qui sentit qu'il s'était assez expliqué, et que ce reste de doute se dissiperait de lui-même, changea de discours. La femme entre dans d'autres matières; et ravie de la doctrine du Sauveur, sans s'embarrasser davantage de cette eau, elle laisse sa cruche auprès du puits, pour aller dire à ses citoyens : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-ce point le Christ*<sup>3</sup>? ce qu'elle dit, non pas en doutant; mais pour les induire à croire aussi ce qu'elle croyait déjà. Attelle quitta le Sauveur, comme font ici ses propres disciples, sous prétexte de cette eau, qu'elle semblait n'avoir pas encore bien entendue? Point du tout; elle sentit bien que ce n'était rien : personne aussi n'a relevé son doute; et s'il eût pu rester quelque embarras, il est levé clairement dans un autre endroit par l'évangéliste, lorsqu'après avoir raconté ce discours de Notre-Seigneur, semblable

<sup>2</sup> Matth. xvi, 6, 7, 8, 9, 12 — <sup>3</sup> Joan. xvi, 16, 17, 18, 29. — <sup>3</sup> *Ibid.* iv, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 28, 29.

à ceux qu'il avait tenus à la Samaritaine : *Celui qui croit en moi, il sortira de ses entrailles des fleuves d'eau vive* : ajoute aussitôt après : *Il disait cela de l'esprit que ses fidèles devaient recevoir* <sup>1</sup>.

Mon Sauveur, vous ne laissez rien sans explication : tout ce qui pouvait donner de fausses idées est clairement expliqué dans votre Évangile : personne ne s'y trompe ; personne n'est tenté de vous quitter. Je ne vous quitterai pas, à Dieu ne plaise, pour vous avoir entendu parler de votre chair qu'il nous faut manger, ni de votre sang qu'il nous faut boire : je ne chercherai non plus à éluder la force de cette parole ; je la prendrai au pied de la lettre, comme vous l'avez prononcée : s'il le fallait prendre autrement, vous me l'auriez expliqué comme tout le reste des paraboles, des similitudes, des allégories.

XXXVI<sup>e</sup> JOUR.

Renaissance spirituelle expliquée par Notre-Seigneur à Nicodème. *Joan.* III, 1, 2, 3 et seq.

Venons enfin à Nicodème, et au discours que lui tint le Fils de Dieu sur le sujet du baptême. Il entendit trop charnellement ce qui lui avait été dit : qu'il fallait renaître de nouveau : et il poussa l'ignorance jusqu'à demander : *Comment est-ce que l'on peut renaître étant déjà vieux ? Faudra-t-il rentrer dans le ventre de sa mère* <sup>2</sup>, pour en sortir encore une fois, et redevenir dans sa vieillesse un enfant nouvellement né ? Jésus-Christ pouvait ici lui répéter : *Oui, je vous le dis, il faut renaître : encore un coup, il faut renaître : si on ne renaît, on n'a point de part à mon royaume* : il pouvait, dis-je, répéter sans cesse son premier discours, et sans s'expliquer davantage, laisser Nicodème dans ses grossières idées. Il ne le fait pas : et aussitôt que ce pharisien lui a fait sentir sa difficulté, il la résout par ces paroles : *Si vous ne renaissiez de l'eau et du Saint-Esprit, vous n'aurez point de part à mon royaume* <sup>3</sup> : ce qui veut dire manifestement : Ce n'est pas dans le ventre de sa mère, c'est dans l'eau, qu'il faut entrer : ce n'est pas pour y recevoir une naissance charnelle, c'est pour y être renouvelés par le Saint-Esprit. Il n'en fallait pas davantage, et toute la difficulté était résolue. Mais le Sauveur ne s'en tient pas là, et pour ôter toute idée d'une naissance charnelle, il poursuit en cette sorte : *Ce qui est né de la chair est chair : et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis qu'étant né selon la chair, il faut encore naître* <sup>4</sup> selon l'esprit. Que pouvait-on désirer de plus sur la difficulté proposée ? Être baptisé, c'est-à-dire se plonger dans l'eau pour être purifié, était chose bien connue des Juifs : et il ne restait qu'à leur expliquer qu'il y aurait un baptême, où le Saint-Esprit se joignant à l'eau, renouvellerait l'esprit de l'homme. Cela est dit clairement ; et Nicodème n'en revient plus à sa naissance charnelle, ni personne ne se l'est jamais imaginée à son exemple.

<sup>1</sup> *Joan.* VII, 38, 39. — <sup>2</sup> *Ibid.* III, 4. — <sup>3</sup> *Ibid.* 5. — <sup>4</sup> *Ibid.* 6, 7.

Il est vrai qu'il lui restait à entendre l'opération du Saint-Esprit, dont Jésus-Christ lui parla d'une manière admirable, de laquelle il n'est pas ici question. Mais comme sa difficulté sur la naissance charnelle était résolue sans retour, et qu'il n'était pas nécessaire de l'instruire davantage sur la manière dont le Saint-Esprit agissait en nous, et y formait des pensées, dont la fin comme le principe passaient notre intelligence ; Jésus-Christ ne lui parle plus que de la foi qu'il faut avoir à ses paroles : *Nous disons ce que nous savons : et nous rendons témoignage des choses que nous avons vues : et on ne veut pas le recevoir* <sup>1</sup> ; et le reste, qu'il serait aisé d'expliquer, s'il en était question. Quoi qu'il en soit, il est bien certain qu'il ne reste aucun doute à Nicodème : il n'est point tenté de quitter le Fils de Dieu : et la renaissance du corps n'a fait aucune dispute parmi ses disciples. Pourquoi ne parler pas avec la même netteté à un si grand peuple, qui croyait en lui, jusqu'à dire qu'il était vraiment ce prophète qui devait venir <sup>2</sup> ; c'est-à-dire qu'il était le Christ ? Pourquoi ne leur ôter pas cette peine qui les troublait tant, d'avoir à manger son corps et boire son sang par la bouche ; et ne leur pas dire en un mot, que tout cela n'était rien, et qu'il ne voulait parler que de la représentation et application qu'il se fallait faire à soi-même par la foi, dans son esprit, de la mort et des blessures du Sauveur des âmes ?

XXXVII<sup>e</sup> JOUR.

L'eucharistie est la participation réelle au corps et au sang de Notre-Seigneur, en mémoire de sa mort soufferte pour nous. *Ibid.*

On dira : Mais n'est-il pas vrai qu'il faut se souvenir de cette mort, la méditer avec foi, croire en cette chair percée et en ce sang répandu ; et par ce moyen avoir la vie ? Il est vrai : mais ce n'est pas là ce qui faisait la difficulté ; ce n'est pas ce qui faisait dire : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger ? et : Cette parole est dure, qui la peut ouvrir* <sup>3</sup> ? C'était bien assez pour des hommes, de les obliger à croire que le Fils de Dieu avait pris une chair humaine, et qu'il la devait livrer à la mort ; sans ajouter à la peine de voir percer cette chair, et verser inhumainement ce sang, la dureté de la manger et de le boire. Car c'est là précisément ce qui les oblige, non pas à dire : Cela est haut, cela est incroyable, cela, si vous voulez, n'est pas possible ; mais, Cela est dur et insupportable, d'avoir à prendre par la bouche la chair et le sang d'un homme. Et si cette difficulté ne se trouvait pas en effet dans le mystère du Sauveur, on ne pouvait expliquer trop nettement ni trop tôt un tel discours.

Qu'ainsi ne soit : mon Sauveur, j'écoute sans peine qu'il faut se souvenir de votre mort ; qu'il faut contempler par la foi votre chair blessée, et votre sang répandu ; et que c'est par là que vous m'avez racheté. C'est ce que je fais en effet dans l'eucha-

<sup>1</sup> *Joan.* III, 11. — <sup>2</sup> *Ibid.* VI, 14. — <sup>3</sup> *Ibid.* 53, 61.

ristie, dont le fruit est de m'imprimer votre mort dans la pensée, d'y mettre mon espérance, de m'y conformer par la mortification de mes sens. Il n'y a pas là de difficulté particulière ; et si vous vous étiez expliqué ainsi, on n'aurait pas trouvé dans vos discours cette dureté dont on se plaint. J'entends donc que vous voulez dire autre chose ; que vous voulez dire, qu'il faut à la vérité se souvenir de votre mort ; mais qu'il faut encore s'en souvenir comme d'un sacrifice offert pour nous, dont la chair doit être mangée, même par la bouche, comme on mangeait celle de l'ancienne pâque, et celle des autres victimes qui vous figuraient, pour nous être un gage certain que c'est pour nous que s'est faite cette immolation, et en imprimer dans nos cœurs un souvenir plus vif et plus efficace. Je le crois ainsi, mon Sauveur ! ce souvenir, où les incrédules veulent tout réduire, est trop humain.

Un homme peut s'immoler pour sa patrie ; je dis même s'immoler au pied de la lettre, et les exemples n'en sont pas si rares que les livres sacrés et profanes n'en soient pleins : il n'est pas difficile aux hommes, qui s'immoleraient de cette sorte, de recommander le souvenir de cette mort, ni d'établir quelque fête, quelque signal pour en perpétuer la mémoire. Mais de laisser à perpétuité sa chair à manger et son sang à boire, afin qu'en se les appropriant de cette sorte on se souvienne plus tendrement qu'ils ont été immolés pour nous ; il n'y a qu'un Dieu qui le puisse faire, et il y a là autant de puissance que d'amour. Il est vrai, cette parole est dure à son sens ; elle est insupportable, elle est absurde ; mais votre parole est véritable : je croirai cette absurdité ; je dévorerai cette dureté ; si vous ne me l'ôtez en me l'expliquant. Car je sais que ce qui est folie selon les hommes, est sagesse selon Dieu ; et par la même raison, que ce qui est dur et absurde selon Dieu est consolation et vérité.

Je le crois, mon Sauveur, je le crois ; me voilà prêt à prendre au pied de la lettre tout ce que vous dites de plus dur, si vous-même vous ne m'apprenez à le prendre d'une autre manière. Mes sens seraient soulagés par une interprétation plus humaine ; mais si je cherche à les soulager de cette sorte, où vais-je, mon Sauveur ? où suis-je entraîné ? dans quelle incrédules ? dans quel éloignement de vos mystères ? Je veux croire, encore un coup, et non pas raisonner selon l'homme ; et s'il faut rabattre quelque chose de la précise vérité de vos paroles, il faut que vous me l'appreniez vous-même.

XXXVIII<sup>e</sup> JOUR.

Scandale des disciples. *Joan.* VI, 60, 61, 62 et seq.

Jésus dit ces choses à Capharnaüm dans la synagogue. Plusieurs de ses disciples dirent donc : Cette parole est dure : qui la peut ouvrir ? Et Jésus sachant en lui-même que plusieurs de ses disciples murmuraient, il leur dit : Ceci vous scandalise ? Si donc vous voyiez le Fils de l'homme remonter

<sup>1</sup> I. Cor. I, 25.

où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie : la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie : mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. Car, dès le commencement, Jésus savait qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le devait trahir. Et pour cela, continuait-il, je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père <sup>1</sup>.

Voilà les paroles où l'on prétend que Jésus tempère son discours. Vous croyez que vous me mangerez de votre bouche, mais il n'en sera pas ainsi ; car vous me consumeriez, et je ne pourrais pas retourner entier et vivant au ciel, d'où je viens. Vous vous attachez à ma chair et à mon sang ; vous croyez, pour avoir la vie, qu'il la faut manger, qu'il le faut boire, au pied de la lettre ; mais c'est l'esprit qui vivifie, ce n'est point la chair : au contraire, elle ne sert de rien. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie ; ce n'est donc point chair et sang, comme vous pensez ; tout est figure et allégorie dans mon discours : et il n'y a rien à prendre au pied de la lettre. Ainsi tout est apaisé ; le scandale s'évanouit, les murmures cessent. Lisons pourtant ce qui suit, et voyons.

Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et n'allèrent plus avec lui <sup>2</sup>. Dès lors : nous avons lu ces paroles jusques au v. 66 ; et sans interruption, celles qui suivent dans le v. 67, contiennent ce qu'on vient d'entendre : Dès lors : depuis ces paroles qui le vaient, à ce qu'on prétend, la difficulté, et qui ôtaient le scandale, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et n'allèrent plus à sa suite. Les voilà perdus ; qu'est-ce qui les obligeait à se retirer ? Est-ce à cause qu'il avait dit : Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père <sup>3</sup> ? Mais il l'avait déjà dit, sans que personne s'en fût allé ; et il remarque lui-même qu'il ne fait que le répéter. Est-ce à cause qu'il avait dit : Il y en a parmi vous qui ne croient pas ? ce n'est pas de quoi s'en aller ; et il n'y a rien là de si incroyabile ni de si rebutant : car il n'en blâmait que quelques-uns, et ce n'est pas là de quoi rebuter les autres. Ainsi, ce qui les rebute, c'est précisément ce qui précède : *Que sera-ce si je retourne dans les cieux* <sup>4</sup> ? et : *C'est l'esprit qui vivifie*. Voilà, dis-je, ce qui rebute : c'est ce qu'on veut qu'il ait dit pour prévenir le rebut, c'est cela précisément qui le cause ; tant Jésus s'est bien expliqué ; tant il a levé le scandale. Cela n'est pas, mon Sauveur. Ce n'est pas vous qui vous expliquez mal : à Dieu ne plaise ! ce sont nos murmureurs et nos incrédules, qui donnent un mauvais sens à vos paroles.

XXXIX<sup>e</sup> JOUR.

Quel est le sujet de ce scandale ? *Joan.* VI, 61, 62, 63.

Cela vous scandalise ? Que sera-ce donc, si je m'en retourne au ciel, d'où je viens <sup>5</sup> ? Vous vous scandalisez de m'entendre dire que vous

<sup>1</sup> *Joan.* VI, 60 et seq. — <sup>2</sup> *Ibid.* 67. — <sup>3</sup> *Ibid.* 65, 66. — <sup>4</sup> *Ibid.* VI, 63, 64. — <sup>5</sup> *Ibid.* 62, 63.

mangez vraiment ma chair, et que vous boirez vraiment mon sang : que sera-ce donc, si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au ciel où je suis? Il n'y a rien de fort merveilleux, que celui dont on ne mange la chair et dont on ne boit le sang qu'en croyant en lui et en méditant sa mort, s'en retourne au ciel tout entier et tout vivant. L'esprit n'est pas accoutumé de démembrer sa nourriture, c'est-à-dire son objet; la foi ne consume pas ce qu'elle s'approprie; c'est le manger qui fait cet effet; et ce qui étonne les Capharnaïtes, c'est de leur apprendre qu'il ne le fait pas à cette fois. Ils ne songent donc pas seulement que le manger et le boire, au pied de la lettre, soit retranché du discours du Fils de Dieu; ni que tout cela soit réduit à méditer et à croire; car l'ascension du Sauveur n'y serait pas contraire; et on ne s'aviserait jamais qu'un manger et un boire métaphorique empêchent un homme d'aller où il voudra, ni même au ciel, s'il y peut parvenir. Mais de croire qu'on mange, au pied de la lettre, la chair de cet homme, et que cependant après cela il monte au ciel tout entier, c'est ajouter au discours une nouvelle difficulté qui passe toutes les autres. On peut bien s'imaginer qu'on dévore un homme et qu'on vive de sa chair; mais qu'on la mange et qu'on en vive, et qu'elle demeure entière jusqu'à être avec cela portée dans le ciel, c'est dire que cette chair est indivisible et inconsomptible; qu'on la donne d'une manière spirituelle, surnaturelle, invisible, incompréhensible, et tout ensemble réelle et substantielle; car autrement ce ne serait rien, et il ne faudrait pas étourdir le monde par cette emphase de mots, ni alléguer la réalité de l'ascension, pour expliquer une métaphore. C'est pourquoi à ces mots ils se retiennent. Cette nouvelle difficulté les pousse à bout, et ils ne peuvent plus porter la hauteur de ce mystère.

Ah! qu'on fait tort au Sauveur, quand on mesure ses paroles au sens humain! *Tout ce qui est à moi est à vous : tout ce qui est à vous est à moi*<sup>1</sup>. Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils; personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père<sup>2</sup>. *Tout ce que le Père fait, non-seulement le Fils le fait; mais encore il le fait semblablement*<sup>3</sup>. Comme le Père a la vie en soi, ainsi le Fils a la vie en soi<sup>4</sup>. Qui me voit, voit mon Père. Moi et mon Père ce n'est qu'un<sup>5</sup>. Le Fils est Dieu : il est le vrai Dieu, il est le Dieu béni au-dessus de tout, celui par qui tout est fait<sup>6</sup>. Tout cela n'est rien, nous dit-on; il est Dieu en représentation; Dieu et lui ce n'est qu'un en affection et en concorde. Et pourquoi donc ces grands mots, s'il en fallait tant rabattre, et les réduire enfin à des choses si intelligibles? Mon Sauveur! vous et vos apôtres vous n'êtes pas venus étourdir le monde par un langage prodigieux : et parce que vous n'êtes pas venus pour l'étour-

<sup>1</sup> Joan. XVII, 10. — <sup>2</sup> Luc. X, 22. — <sup>3</sup> Joan. V, 19. — <sup>4</sup> *Ibid.* 26. — <sup>5</sup> *Ibid.* XIV, 9, 10; X, 30. — <sup>6</sup> *Ibid.* I, 1, 34, 49. Rom. IX, 5. Joan. 1, 3. Heb. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 13. Act. XIII, 83.

dir, ceux qui énervent ainsi vos paroles sont venus pour le tromper.

De même, dire avec tant de force : *Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang*<sup>1</sup> : le répéter quatre et cinq fois, et le répéter d'autant plus qu'on le trouve plus étrange; et après l'avoir tant répété, et avoir rebuté le monde qui ne le voulait pas croire, en venir encore à l'effet, et dire aussi crûment, aussi durement : *Prenez, mangez; ceci est mon corps; buvez; ceci est mon sang : ce même corps donné pour vous, ce même sang répandu à la croix*<sup>2</sup> : il le faut croire; et croire encore avec tout cela qu'on ne les consume point en les mangeant, et que je suis dans le ciel en mon entier, avec tout ce que j'ai pris de l'homme, et la nature humaine tout entière : ou cela est vrai, au pied de la lettre, ou tout cela est inventé pour mettre le trouble et la division dans le monde. Que Dieu fasse des choses hautes, incompréhensibles, il n'y a rien là au-dessus de lui; que le monde en soit rebuté et résiste à une si haute révélation, c'est le naturel de l'homme animal; mais qu'on accable les esprits de difficultés qui ne sont que dans le langage; que tout soit exagération, et qu'il en faille venir à tout rabaisser à la capacité du sens humain, cela n'est pas. Que ceux-là le croient, qui veulent nous ôter la vérité simple des paroles de Jésus-Christ et réduire à rien son Évangile.

#### XL<sup>e</sup> JOUR.

Quelle fut l'incrédulité des Capharnaïtes. Joan. VI, 41, 43, 50, 51 et seq.

*C'est l'esprit qui vivifie*; donc la chair ne vivifie pas. Si cela est, il ne fallait pas dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde*; ni : *Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, aura la vie éternelle*. La chair ne sert de rien : si cela veut dire que la chair de Jésus-Christ ne sert de rien, il n'en fallait donc pas parler avec tant d'avantage. Les paroles que je vous dis sont esprit et vie : si cela veut dire qu'il ne faut pas s'attacher à la chair et au sang, il n'était pas besoin d'en parler tant, ni de tant obliger à les manger et à les boire; et si tout cela voulait dire qu'il ne fallait les manger et les boire qu'en esprit, il ne fallait point tant inculquer des paroles qui portaient visiblement à de contraires idées. Il y a donc ici un autre sens, qui a frappé les Capharnaïtes. Si la chair de Jésus-Christ donne la vie, et que l'esprit vivifie aussi, c'est donc que cette chair est remplie d'un esprit vivifiant : et si cela est, quand Jésus-Christ dit que *la chair ne sert de rien*, ou il ne l'entend pas de sa chair, ou si c'est de sa chair qu'il veut parler, il veut dire que sa chair ne sert de rien en la prenant toute seule; mais qu'il la faudra prendre avec l'esprit dont elle est pleine. Et, lorsqu'il conclut de là que ses paroles sont esprit et vie, après avoir tant

<sup>1</sup> Joan. V, 54, 55, 56, 57. — <sup>2</sup> Matth. XXVI, 26, 27. Luc. XXXI, 19, 20.

parlé de chair et de sang, c'est dire que cette chair et ce sang sont eux-mêmes esprit et vie, tout remplis de divinité, de l'esprit de Dieu et de la vie de la grâce; et de plus, qu'il les faut manger d'une manière qui passe les sens, d'une manière divine qui ne les consume ni ne les altère, mais qui les laisse tout entiers pour le ciel comme on a vu. Enfin, ne paraissant rien dans tout ce discours de ce manger en figure, de ce boire en allégorie qu'on y veut trouver, ni rien par conséquent qui doive obliger à renoncer au manger et au boire au pied de la lettre; mais seulement à entendre qu'il faut manger cette chair et boire ce sang, comme pleins d'esprit et de vie, d'une manière si haute et si divine, il s'ensuit que le Fils de Dieu n'a point tempéré, mais plutôt fortifié ce qu'il avait dit : d'où vient aussi qu'à ce coup les Capharnaïtes l'abandonnent, et ne veulent plus marcher dans sa compagnie.

Qui ne serait étonné du progrès de leur incrédulité, et ne le regarderait avec frayeur? Quand Jésus-Christ leur dit qu'il était descendu du ciel, ils commencent à murmurer, et ils disent : *N'est-ce pas ici le fils de Joseph? Et comment donc se dit-il descendu du ciel*<sup>1</sup>? Quand il enfonce plus avant, et qu'il dit que la nourriture qu'il leur veut donner à manger est sa chair qu'il donnera pour la vie du monde; ils disputent les uns contre les autres, en disant : *Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger*<sup>2</sup>? ce qui marque des gens encore irrésolus et plutôt ébranlés que déterminés à le quitter. Il poursuit et il leur dit si affirmativement et si souvent qu'il faudra manger et boire son corps et son sang, qu'ils ne voient aucun moyen de s'en dispenser; ce qui leur fait dire : *Cette parole est dure, qui pourrait l'entendre*<sup>3</sup>? Par où ils se précipitent dans un scandale formel, et dans une incrédulité déclarée. Cependant ils ne s'en vont pas encore : ils attendent s'il viendra enfin quelque sorte d'adoucisement. Mais Jésus-Christ leur ayant dit, pour toute explication, qu'ils ne se trompaient qu'en ce qu'ils croyaient manger sa chair et boire son sang d'une manière qui les consumât, et que d'ailleurs ils n'entendaient pas de quel esprit elle était pleine, ni la façon incompréhensible dont il voulait les leur donner, ils voient tout poussé à bout, et la dureté qui troublait leur sens et scandalisait leurs esprits, portée au comble : si bien que, ne pouvant la porter, ils renoncent tout à fait à la compagnie de Jésus-Christ, et ne veulent plus se ranger au nombre de ses disciples.

Lui aussi qui avait tout dit de son côté, et qui avait expliqué tout ce qu'il voulait qu'on sût de son mystère, s'adresse à ses apôtres, en leur demandant : *Et vous, voulez-vous aussi vous en aller*<sup>4</sup>? comme s'il eût dit : Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours : je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre : prenez maintenant votre parti : je ne veux point de disciple

<sup>1</sup> Joan. VI, 42. — <sup>2</sup> *Ibid.* 53 et seq. — <sup>3</sup> *Ibid.* 61. — <sup>4</sup> *Ibid.* 68.

qui n'aille jusque-là, et je mets leur foi à ce prix.

Les Capharnaïtes ont trouvé étrange qu'il se dit descendu du ciel; et pour tout adoucissement, il leur répète qu'il est descendu du ciel<sup>1</sup>, parce que cela est vrai au pied de la lettre : ils commencent à murmurer en demandant comment il pourra donner sa chair à manger; et ils reçoivent pour toute réponse qu'il leur donnerait sa chair à manger; et il y ajoute son sang<sup>2</sup>, afin qu'il ne manque rien à ce qu'il avait à leur dire. Il le répète, il l'inculque : encore un coup, parce que cela était vrai au pied de la lettre. Ils disent que cela est dur et insupportable; et il l'était en effet, de la manière qu'ils l'entendaient; puisqu'ils croyaient démembrer son corps et consumer son sang : il leur ôte ce doute en leur disant qu'avec tout cela il remonterait au ciel dans toute son intégrité, et qu'au reste, ce qu'il avait dit de sa chair et de son sang, et quant au fond et dans la manière de les prendre, était chose au-dessus des sens, et pleine d'esprit et de vie<sup>3</sup>; sans rien rabattre du littéral, mais y ajoutant seulement le spirituel et le divin. A ce coup donc ils s'en vont : leur soumission est à bout, et ils ne veulent plus d'un maître qui met leur raison à cette épreuve.

Allez, malheureux; suivez Judas : pour nous, nous suivrons saint Pierre, et nous dirons : *Maitre, où irions-nous? vous avez des paroles de vie éternelle*<sup>4</sup>. Où irions-nous, Seigneur, où irions-nous? Quoi! à la chair et au sang? à la raison? à la philosophie? aux sages du monde? aux murmureurs? aux incrédules? à ceux qui sont encore tous les jours à nous demander : Comment nous peut-il donner sa chair à manger? Comment est-il dans le ciel, si en même temps on le mange sur la terre? Non, Seigneur! nous ne voulons point aller à eux, ni suivre ceux qui vous quittent : *vous seul avez des paroles de vie éternelle*.

#### XLI<sup>e</sup> JOUR.

Qu'est-ce à dire : La chair ne sert de rien? Joan. IV, 64.

Il y a encore une vérité à pénétrer dans ces paroles de notre Sauveur : *La chair ne sert de rien* : et il me semble que Jésus, conçu dans les entrailles bénites de la sainte Vierge, me la va faire entendre. Cherchons, demandons, frappons, et il nous sera ouvert : nous entendrons ce qui rend Marie heureuse. L'ange lui vint annoncer qu'elle serait la mère de Jésus-Christ. Elle crut, et ce qui lui avait été promis s'accomplit dans son bienheureux sein. Mais que lui dit sur cela sa cousine sainte Élisabeth? *Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira*<sup>5</sup>. Une partie en a déjà été accomplie, puisque vous avez conçu; il faut encore que cet enfant que vous portez en votre sein, naisse de vous, et cela s'accomplira en son temps comme le reste. Voilà ce qui vous rend heureuse; mais pour entendre tout votre bonheur, il faut encore savoir que vous avez cru : ce Sauveur

<sup>1</sup> Joan. VI, 42, 50, 51, 53. — <sup>2</sup> *Ibid.* 54, 61. — <sup>3</sup> *Ibid.* 63, 64, 67. — <sup>4</sup> *Ibid.* 69. — <sup>5</sup> Luc. I, 45.